

Trois Jours de canicule

Baptiste Louveau

Le ventilateur soufflait paisiblement. Ambrosine avait réglé le vieil appareil à la plus faible puissance possible. Comme recommandé à la télévision, elle humidifiait régulièrement avec un brumisateurs d'Evian son corps, ses avant-bras, ses jambes, ses taches et ses varices, ainsi que son visage de pomme.

Le vent calme de la machine à pales suffisait ainsi à lui rendre la sécheresse ambiante plus supportable.

Bien sûr, les effets de la chaleur se faisaient moins sentir que dans sa jeunesse ; les corps âgés sont plus vulnérables, mais moins sensibles. Ambrosine trouvait d'ailleurs la chose plutôt amusante. Tirant la peau excessivement fine de ses poignets avec un air appréciateur qui dévoilait ses gencives, elle admirait la fragilité de son épiderme. Elle regardait *Maigret*, sur la huitième chaîne. De loin la meilleure version, selon elle, celle qui passait sur France 3 dans les années 1990, avec Bruno Cremer dans le rôle principal, cet acteur qui avait troqué la jolie gueule de sa jeunesse pour la grosse pipe du commissaire. Tout cela convenait bien à Ambrosine. Elle connaissait par cœur « L'affaire Saint-Fiacre », qui était si souvent rediffusée qu'elle en venait à croire que la première fois que l'épisode était passé à la télévision, eh bien c'était probablement déjà une rediffusion.

Nul besoin de réfléchir. Par cette chaleur, ça aurait été un effort de trop. Pire que d'agiter un éventail.

C'était l'après-midi, la fin de l'après-midi pour être exact, cette heure indéfinie où les gens actifs pensent à s'asseoir et à se laisser glisser sur la paisible pente de la soirée. Ambrosine ne connaissait plus le charme de ce moment depuis longtemps. Elle ne faisait plus grand-chose depuis au moins dix ans. Elle n'était plus une jeune veuve, et le mois d'août à venir (plût à Dieu-qui-n'existe-pas qu'il soit moins brûlant que ce mois de juillet) lui apporterait ses quatre-vingt-dix ans. Ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Elle se demandait tout juste si, comme toutes les dizaines de la vie, la neuvième serait marquée par un événement quelconque. Une crise, comme à la quarantaine ? Un deuil, comme il y a dix ans ? Un enfant, comme à trente ans ? La solitude et la ménopause réduisaient les chances pour les deux dernières options, et, pour la première, Ambrosine se voyait mal avoir soudain des désirs inattendus, comme sauter en parachute, ou aller au Groenland, ou encore sauter en parachute au Groenland. Elle continuerait à regarder la télé, à lire de moins en moins et à jouer aux sudokus. C'était une vieille dame assez classique : seule, simple, encore lucide.

Elle avait son passé de femme et un avenir de morte.

Impavide, elle vivotait à ces pensées, grimaçait devant *Maigret*, suait légèrement. Dehors, il faisait 40 °C à l'ombre sur les coups de 17 heures.

Et on frappa à la porte.

On n'avait pas frappé au bout de son couloir depuis quelques années, et ce n'était alors qu'un voisin en manque de sel qui venait en quémander – il n'avait d'ailleurs jamais rendu la jolie salière en faïence rose. Il fallut quelques minutes à Ambrosine pour réagir et se lever. Elle saisit sa canne en plastique au manche dévissé, avant de se dandiner jusqu'à la porte. La vitre de verre révélait des contours bleutés et jaunâtres. Elle avança la main vers la poignée au moment où l'on frappait de nouveau avec une vigueur à faire peur, une frénésie empressée. Elle ouvrit enfin, et là, un sourire...

— Ah, madame A... ! J'ai cru que vous ne viendriez jamais ouvrir ! Trois secondes de plus et je m'inquiétais !

Ambrosine n'avait pas entendu son nom depuis longtemps. Elle en fut interloquée. Sa bouche close ne découragea pas le jeune facteur – car c'était un facteur – qui se tenait sur le pas de la porte. Enjoué, en sueur, en short.

— Vous me laissez entrer ? Un verre d'eau ne serait pas de refus... Vous devriez vous en servir un aussi. Je ne vous ai pas fait peur au moins ? C'est la mairie qui envoie les facteurs, pour prendre soin de vous pendant la canicule. C'est une bonne idée, non ?

Il s'assit à la table du salon, sans attendre d'y être autorisé. De perplexité, Ambrosine humecta sa lèvre supérieure et se dirigea elle aussi vers le salon, après avoir fermé la porte.

L'homme expliqua qu'à présent les postiers étaient chargés de prendre soin des gens comme elle – les petits vieux, avait-il failli dire. Il se reprit et répéta :

— Une bonne idée, pas vrai ?

Elle avait entendu dire que les autorités étaient très vigilantes quant à la santé des plus fragiles, mais elle n'imaginait pas qu'on penserait à elle. Elle s'en sentait presque agacée. Recevoir cette visite, c'était être une vieille peau. Un débris. Une ruine en jupe longue et bas de contention. Il était frustrant de sentir avec brutalité une fin qu'on lui imposait si poliment. Mais ce n'était pas la raison pour laquelle elle n'arrivait pas à décocher un mot au facteur.

— Madame ? Tout va bien ? Je vous ai brusquée ? Vous n'étiez pas au courant ?

Consciente qu'il lui fallait parler, au moins un peu, Ambrosine secoua la tête et s'excusa mollement. Elle avait dû lire l'information dans un courrier ou le bulletin municipal. Elle déclara que c'était une bonne initiative.

— Bien, bien... Parce que si j'ai eu l'air impoli...

Elle se plaça face à lui, debout derrière une chaise. La bouche du jeune homme était délicatement dessinée. Le mot « fusain » jaillit dans la tête d'Ambrosine. Le facteur se penchait un peu sur la table, mal à l'aise. Il n'avait visiblement eu qu'une formation sommaire à cette activité, et tout son entrain ne pouvait effacer la gêne de ne pas savoir quoi dire aux vieilles femmes en pleine fournaise.

La mâchoire d'Ambrosine eut un spasme, elle frissonna. Le garçon avait une peau pâle, de celle qui permet de voir chaque strie des veines.

— Eh bien, vous allez bien, quoi ? répéta-t-il.

La télévision continuait à déblatérer les interminables conclusions de Bruno Cremer, à un niveau sonore assez élevé. La gêne du facteur s'accroissait. Ambrosine voulut s'asseoir face à lui, il se leva aussitôt pour l'aider en la soutenant par un bras, mais Ambrosine se glaça à ce contact, pourtant encore plus chaud que l'air sur sa peau. Elle ouvrit la bouche en grand, suffocante, ses yeux s'écarrillèrent sous l'effet d'un souvenir violemment doux. La présence inopinée de ce jeune homme lui donnait plus de troubles physiques qu'une mauvaise insolation. Elle finit par tomber sur la chaise. Le facteur, lui, resta debout, à demi penché sur elle. Les auréoles sur son veston étaient immenses, il se sentait désemparé.

— Vous savez, commença Ambrosine, je ne m'attendais pas à ce qu'on se souvînt de moi, même pour une visite réglementaire.

— Qu'on se souvînt, répéta le postier, soulagé par cette parole, c'est pas si courant une telle tournure de phrase, non ?

— Oh, j'aime juste parler comme il faut, monsieur.

Il n'y avait rien d'autre à ajouter. Le monde, qui n'existe pas quand il n'est pas sous nos yeux, flottait. Le jeune homme faisait vibrer les ailes de son nez. Il se grattait le menton où s'échappait la sueur de son visage, inondant son cou, sa poitrine. Ambrosine regardait en coin les gouttes translucides et se surprit à réfléchir au goût exact de la chaleur sur la peau.

Un semblant de conversation passa, peut-être plus détendu, parce que stéréotypé. Puis le jeune homme s'en alla, poli, dans l'air du monde extérieur, chaud et lourd comme de la lave.

Et Ambrosine resta sans bouger à sa table, tandis que le générique de *Maigret* s'achevait.

La nuit eut un peu de mal à passer. La vieille dame avait la peau irritée au contact des minces draps, à force de se tourner et se retourner. Elle n'arrivait pas à s'endormir, et pas seulement à cause de la chaleur. Des pensées la persécutaient. Des pensées de jeune fille.

Du rouge sur des lèvres affinées par le temps. Voilà comment elle avait arrangé sa bouche ce matin-là. Objectivement, ce n'était pas une réussite. Mais l'admettre aurait été cruel. Et, avec ses petites mains nerveuses qui n'arrêtaient pas de se nicher l'une dans la moiteur de l'autre, Ambrosine ne voulait pas briser ce soudain élan de confiance.

Ce n'était pas grand-chose. Juste un bout de bâton de couleur poisseux, périmé, étalé sur sa peau. Cela plaisait beaucoup à feu son mari.

Elle s'était levée comme chaque matin vers 8 heures. La règle des plus âgés : se lever tôt, des fois que la mort frapperait en avance.

Après s'être lavée rapidement dans sa baignoire à portière, Ambrosine vit ce petit résidu de rouge à lèvres en cherchant un éventail dans un tiroir. Entre le moment où elle fit glisser avec imprécision le carmin sur son épiderme et celui où l'on frappa à nouveau à la porte, il se passa bien six heures. Elle avait lu un peu, un *San-Antonio* bien vulgaire, puis regardé la télévision. Elle se sentait impatiente, mais la chaleur brisait sa dynamique. À la télévision, toujours *Maigret*. « Maigret et la Vieille Dame », cette fois. Un épisode moins souvent diffusé, plus tendre. Elle le regardait assise à table, en tirant machinalement la peau de son coude, quand on frappa chez elle.

Ambrosine s'approcha avec précaution de la porte. C'était le même jeune homme que la veille, toujours en sueur, toujours plein de promesses qu'elle avait oubliées.

— Comment on va depuis hier ? Vous avez réussi à passer une bonne nuit dans votre étuve ? Elle n'osa pas dire non et assura que tout allait bien. Elle l'invita à s'asseoir et à boire un cruchon d'eau, comme la veille. Au moment où il passa devant elle, Ambrosine jeta un œil sur les mollets du jeune homme. Ils étaient élancés, rougis par le vélo et le soleil, recouverts d'une fine couche de poils qui devaient être rasés de temps à autre, comme l'usage le veut chez les braves cyclistes du service public. Elle en respira plus fort que de coutume et prit peur qu'on le remarque quand elle posa sur la table une bouteille de Contrex – efficace pour le transit. Le jeune homme ne se fit pas prier pour se poser, les journées d'été étaient épuisantes.

— Vous, au moins, vous appréciez qu'on vienne ! Une de vos voisines a failli me taper dessus, vous savez... Buvez-vous régulièrement, madame ?

Ambrosine s'offusqua presque qu'il ose parler de quelqu'un d'autre ainsi, et se surprit à jalouser la voisine en question, qui avait failli avoir un contact physique, certes violent, mais un contact quand même. Elle se renfroigna un peu, en proie à un stress qu'elle jugeait inconvenant.

Le facteur, attendri par l'innocente coquetterie des vieilles femmes, déclara soudain avec inconséquence :

— Vous avez mis du rouge à vos lèvres, c'est charmant !

Ambrosine était catastrophée, et flattée à la fois. Son cœur se mit à tirer des boulets de canon dans ses artères usées. Ainsi donc ses lèvres ne passaient pas inaperçues, elle qui ne sortait pas de chez elle et convertissait en anciens francs les gains des jeux télévisés. Pourtant, s'il ne s'était rendu compte de rien, s'il n'avait rien dit, elle aurait peut-être été soulagée. À présent, elle se sentait encouragée à rêver de choses interdites, qu'on ne pense pas, qu'on ne s'autorise plus. Si elle avait pu s'évanouir à cause d'une autre raison que la masse brûlante de l'air, cela lui aurait convenu parfaitement. Le compliment qu'il lui avait fait, ces mots qui procuraient des sensations oubliées depuis des dizaines d'années l'avaient complètement troublée.

Le facteur, sans arrière-pensée, lui souriait franchement. Ils parlèrent de choses et d'autres, du travail, de la canicule, de la vie, puis, au bout d'un quart d'heure, il s'en alla. Non sans avoir proposé aimablement un dernier service quelconque. Malgré son insistance, elle déclina poliment et le regarda s'éloigner, attendant de fermer la porte pour regarder ses mollets se contracter et ses cheveux onduler avec vigueur. Il ne fendait pas l'air, car il n'y avait plus d'air, juste une chape de lourdeur.

La vieille dame se rendit compte tardivement qu'elle n'était pas loin de fondre sur le pas de sa porte. En se rasseyant pour passer la fin de l'après-midi dans son insignifiante petite maison, Ambrosine songea qu'il était tragique que le monde s'inquiète soudain de sa santé, tout ça pour lui envoyer finalement de quoi l'achever.

Les yeux posés sur le parquet, elle regretta sa peau trop fine, ses lèvres fatiguées, sa permanente blanchie, son audace abolie. Et pensa au regard indifférent que forcément on lui portait, elle qui ne pouvait plus être qu'une grand-mère innocente, une vieille femme affadie. Elle fit tourner ces pensées dans sa tête un long moment, osant à peine imaginer ce qu'une *caresse de facteur* pourrait lui faire, et elle partit se coucher pour ne pas dormir, en proie à une sensualité enfouie.

Le lendemain, la température immodérée laissait présager une nouvelle visite. Ambrosine se tançait de ses sottises de la veille et tâcha de ne pas se laisser aller. Elle se sentait *complètement* vieille. *Maigret* et son fauteuil redevinrent son centre d'intérêt et elle passa presque une excellente journée, parfaitement moribonde. Mais alors qu'approchait lentement l'heure de la venue du jeune homme, Ambrosine s'agita, le corps tressautant épisodiquement, retenu à grand-peine par sa volonté de ne pas accorder d'importance à ce qu'elle ressentait. Puis, quand ses oreilles commencèrent à bourdonner à force d'anticiper les coups à la porte, elle n'y tint plus et laissa son corps émerger du fauteuil, délaissant sans vergogne le commissaire. Du mieux que ses articulations la laissaient faire, elle se brossa les cheveux et chercha avec maladresse la tenue qui la mettrait le plus en valeur. Elle troqua ses charentaises boulochées pour une paire de petits talons plats, ceux qui lui faisaient mal aux pieds, et se précipita pour ouvrir la porte *in extremis*, au risque de glisser sur les carreaux tout lisses du couloir.

Sur le paillason de l'entrée, elle souriait d'un air désespéré, trop pleine de sentiments ambivalents pour ne pas sembler un peu étrange au facteur. Lui était comme à son habitude, en nage, un vrai émetteur de phéromones et d'émotions. Ambrosine l'invita à prendre une glace à l'eau, celle que toutes les vieilles dames ont dans leur congélateur. Il accepta l'offrande avec plaisir. Ils discutèrent de mille choses dérisoires. Chaque mot insignifiant que prononçait Ambrosine lui tirait des rougeurs aux joues, sans qu'il y eût pourtant la moindre ambiguïté sur leur teneur insipide. Sa timidité lui donnait des frissons. Le facteur n'y voyait, lui, que les paroles d'une grand-mère, celle qu'il n'avait peut-être pas eu la chance de connaître dans son enfance. Enfin, quand le quart d'heure à boire de l'eau s'acheva, le jeune apollon, tortionnaire involontaire, demanda :

— Vous n'avez pas un service à me demander avant que je parte, madame ?

Nouveau coup de canon dans le bas-ventre. Les paupières aux sourcils inexistantes d'Ambrosine se baissèrent comme le feraient celles d'un cocker puis, dans un élan imprévisible, remontèrent. Elle n'eut pas le temps de réfléchir qu'elle posa sa main sur celle du facteur, encore posée près du verre d'eau. Il parut interloqué d'un tel geste, avant qu'une fulgurance ne vienne sauver les apparences de son irrépressible audace. Elle déclara d'un ton détaché qu'elle avait la peau des mains très sèche. Sa polyarthrite l'empêchait de se mettre

elle-même de la crème hydratante, aussi est-ce que cela le dérangerait de lui déboucher le tube ?

Le jeune homme n'y vit aucun inconvénient et appliqua la crème blanche sur les doigts d'Ambrosine, sans rien y voir de mal. C'était pour lui comme s'occuper d'un enfant. Il pouvait bien accorder trois minutes de plus à ses mains asséchées. C'était un très bon facteur, plein de bonne volonté.

Tout autre était le sentiment d'Ambrosine. Le contact de ces mains juvéniles sur ses phalanges cassantes la fit tressaillir d'appréhension, comme avant un premier rendez-vous. Le massage de ses paumes n'était pas le plus appliqué du monde, et pourtant il répandait dans ses vertèbres tassées une curieuse onde de chaleur, qui n'avait rien à voir avec le thermomètre. Le menton et les lèvres tombantes d'Ambrosine tremblaient de laisser échapper un soupir à chaque pression de la pulpe d'un index, d'un pouce ou d'un majeur. Les doigts du facteur faisaient rouler d'impalpables tensions sous la peau de la vieille femme, caressant avec lenteur l'épiderme longtemps abandonné. L'onctueuse crème séchait doucement à mesure que les roulis du jeune homme passaient et repassaient, laissant place à une friction chaude et suave. Ambrosine fermait les yeux avec l'impression que toute son âme résidait dans ses mains. Elle fermait les yeux pour essayer de retenir cette éphémère sensation qu'une mémoire humaine ne peut pas raviver sans chagrin, cette sensation de se sentir tendrement exister.

Le facteur ne vit pas la seule larme qu'Ambrosine ne parvint pas à retenir sous ses paupières closes et s'en alla une fois encore, ravi de ce petit service. Un très bon facteur, un peu scout, un peu idiot finalement.

Cette nuit-là, au risque de mourir de fatigue, Ambrosine ne dormit presque pas. Elle ne cessait de chercher du réconfort dans les souvenirs de la veille. Par instants elle y parvenait presque, par d'autres elle glissait dans les parages du vide. Il fallait que cela cesse. À son âge, rien n'est vraiment un risque. Dans la chaleur de cette nuit-là, elle décida d'avouer ce qui lui pesait au jeune facteur. L'idée de lui dire tout ce qu'elle avait sur le cœur l'apaisa, et elle se jura que le mois d'août de ses quatre-vingt-dix ans serait celui de sa dernière déclaration d'amour. Après quoi Ambrosine put s'endormir.

Aux aurores qui n'avaient pas évacué de son corps la moiteur estivale, elle s'activa à se rendre pimpante. Elle choisit une robe qui s'ouvrait sur le devant, celle qui lui avait fait connaître de beaux moments avant le veuvage, et noua tant bien que mal une ceinture de soie grise à sa taille. Elle fixa des boucles d'oreilles d'argent à ses lobes, des boucles à clips car ses trous s'étaient rebouchés depuis au moins quinze ans. Elle remit les talons plats de la veille et le rouge à lèvres de l'avant-veille. Elle passa un peu de poudre sur ses joues et tenta vainement de donner un semblant d'existence à ses cils. Elle s'aspergea d'un parfum éventé mais que son odorat abîmé trouvait acceptable, à défaut d'autre chose. Jamais de musc, trop entêtant et vieillot. Elle était prête à attendre. Ambrosine sourit à son reflet, sans savoir si on pourrait jamais lui dire qu'elle était belle. Elle avait un peu chaud.

Elle prit une chaise et se campa devant la porte, au bout du couloir, décidée à ne se donner pour seul et unique but que de dire ce qu'elle avait sur le cœur. Elle resta là, face à la grande plaque vitrée qui filtrait la lumière du soleil, sans rien faire d'autre que réfléchir aux mots qu'elle utiliserait. À midi, elle mangea de la compote de pommes, juste de quoi se nourrir. Et évidemment, elle but de l'eau. Car, après tout, c'était cette canicule qui lui avait soudain rappelé qu'elle était encore en vie, par la voie inattendue qu'était la Poste. Il ne s'agissait pas de se déshydrater.

L'horloge du salon bruissait mollement. Ambrosine regardait la porte avec patience, reniflait quelquefois. Elle somnola un peu aussi. Elle se tenait les pieds bien à plat, les mains sur les genoux, sans même être curieuse de ce que le facteur pourrait lui répondre. Elle voulait juste dire ce qu'elle avait à dire : qu'elle existait encore.

Elle restait calme, guettant le moindre bruit. Son esprit gambadait.

Quand l'après-midi entama sa seconde moitié, Ambrosine commença à s'impatienter. L'heure de l'arrivée du facteur approchait, mais trop lentement. À son âge, le temps s'étirait encore parfois trop. Elle essuyait ses mains de plus en plus moites sur sa robe et vérifiait si ses cheveux étaient bien mis. L'heure approchait. La vieille dame respirait fort, son corps fatiguait tant elle était tendue. Elle voulait, au plus vite, que le postier arrive pour pouvoir se soulager du poids sur sa poitrine, de cette chaleur dans le bas de son dos.

Les minutes tournaient. À 16 h 50 passées, Ambrosine n'y tint plus et abandonna sa chaise et son couloir pour aller dans la cuisine. Là, elle écarta les rideaux, releva les volets restés baissés pour éloigner la chaleur. Ses artères palpitaient, son ventre semblait exploser à force de

contenir tant d'émotions et d'envies inavouables. Plus que quelques instants. Elle ne voulait pas rater son arrivée.

Cinq minutes plus tard, Ambroisine avait les yeux rivés sur le trottoir. Ses prunelles auraient pu percer les vitres. Son visage était si près de la fenêtre que du rouge à lèvres s'étalait salement sur le carreau. Elle ne suait plus. Elle attendait et c'était tout.

Enfin, il arriva. Sur son vélo. Il était jeune et beau, elle était vieille et prête. Alors qu'il fouillait dans sa sacoche de facteur, Ambroisine s'examina en vitesse des pieds à la tête. Elle était très bien, elle en était certaine, et c'était le moment de faire une dernière déclaration d'amour. Elle courut à la porte pour l'ouvrir. Mais il ne frappa pas.

Elle attendit, souriant du mieux qu'elle pouvait, et mit quelques secondes avant de comprendre qu'il était parti. Elle ouvrit malgré tout et vit les puissants mollets pédaler à l'angle droit de la rue. Son sourire se figea. Il ne faisait plus si chaud. Il n'y avait pas de courrier dans la boîte aux lettres.

Dehors, plus rien de caniculaire. Le monde courait vers la fin de l'été. Sur les coups de 17 heures, il faisait tout au plus 23 °C à l'ombre.

Baptiste Louveau, 24 ans, France

Après des études d'histoire, Baptiste est devenu médiateur culturel et chargé de communication dans un théâtre. Il prépare un recueil de nouvelles mais il écrit également de la poésie et des chansons. Il a déjà été publié à plusieurs reprises lors de concours de jeunes auteurs. Ses écrivains préférés sont J. D. Salinger (aucun auteur ne l'a plus touché), Katherine Mansfield, Pierre Desproges, Cécile Coulon, Pierre Loti, Stephen King, Alice Munro... Fêru de cinéma, il se passionne aussi pour l'architecture et chante dans un groupe de cold wave.

Baptiste est marrainé
par Mercedes Deambrosis.